

LA MORT
N'EST PEUT-ÊTRE

QU'UN
CHANGEMENT
DE PLACE

THOMAS
CHARNOTET

1ER PRIX DU CONCOURS 2019/2020
D'ÉCRITURE DE LA NOUVELLE POLICIÈRE (14-17 ANS)

La mort n'est peut-être qu'un changement de place

Mon nom est Nathan Plon, et je vais vous raconter l'étrange histoire qui m'est arrivée. Tout commence le soir de la Saint Sylvestre. J'étais invité à une soirée organisée par la très médiatique Jeanne Fondant, à son domicile, au 13bis rue Montmartre, afin de lui présenter mon dernier roman policier : « Le crime parfait ».

J'entrai dans l'hôtel particulier à huit heures du soir et fus reçu par la maitresse de maison ; une femme au luxe raffiné pour qui la littérature policière constituait une distraction jubilatoire. Au détour de la conversation, elle me raconta tout le mépris que lui inspiraient les journalistes qui venaient fouiner régulièrement dans sa vie privée. Ajoutant même que si elle le pouvait, elle les ferait tous taire ; même si elle était obligée d'en inviter quelques-uns pour médiatiser ses réceptions. Après cette surprenante entrevue, j'errai dans les pièces à la recherche d'autres invités à qui parler : des écrivains, des politiques, quelques hommes d'affaire... rien que du beau monde ! Une personne retint mon attention. C'était une journaliste de la « La Gazette parisienne », du nom de Juliette Brachet, qui se révéla être une admiratrice de mon travail. Elle connaissait toutes mes œuvres par cœur. A la fin de notre discussion, elle me retint par la manche et me souffla à l'oreille une phrase mystérieuse : « la mort n'est peut-être qu'un changement de place ». Je mis quelques temps avant de me souvenir qu'il s'agissait là d'une citation de l'empereur et philosophe romain Marc-Aurèle.

A cet instant s'éleva la voix de Mme Fondant nous invitant à nous diriger vers le buffet où se dressaient des monticules de nourritures : des farandoles de fruits côtoyaient des jambons braisés de Gascogne, des homards bleus d'Ecosse faisaient face à une multitude de fromages... Soudain, dans un mouvement maladroit, un invité renversa son verre de vin sur la robe d'une certaine Madame de Monferrand. Celle-ci se retira aux toilettes pour laver la tache écarlate. Dans ce mouvement de panique, Juliette, toujours aux aguets d'un scoop, remarqua que Jeanne Fondant s'était réfugiée dans les bras du célèbre acteur Marlot Brendeaux. Prétextant une « envie pressante », la journaliste se leva pour aller téléphoner discrètement et informer sa rédaction de la nouvelle.

La discussion générale tournait maintenant autour du fait divers qui ébranlait le tout Paris depuis plusieurs mois. Un mystérieux voleur s'introduisait dans les grands dîners et réceptions mondaines pour dérober bijoux, colliers, argent... laissant derrière lui une carte à l'effigie du valet de pique. Soudainement, un vacarme venu de dehors, fit lever l'ensemble des invités. Les festivités du Nouvel An avaient commencé. Tous se précipitèrent à la fenêtre pour contempler les fleurs d'or s'élever dans le ciel. En me levant, je vis ce qui ressemblait à une dispute, dans le hall, entre la jeune journaliste et Mme Fondant. Puis tout le monde se souhaita : « Bonne Année ». Au bout de quelques minutes, après le bouquet final, le silence envahit de nouveau la pièce. Alors que chacun reprenait sa place à table, un cri strident venu du couloir emplit la salle à manger.

Un domestique affolé accourut et bégaya qu'il avait trouvé une femme allongée par terre dans une mare de sang. Toute l'assistance, après un moment de stupeur, se précipita dans la pièce contiguë au hall, où gisait la victime. C'était Juliette Brachet, la journaliste. Une inscription étrange était écrite au sol, à côté du corps : « ζ.Ψ.Φ.Ω » Je reconnus clairement les trois premiers signes, qui étaient ceux employés dans l'un de mes livres.

La police ne tarda pas à arriver. Les identités des invités furent relevées et quelques questions posées, avant que chacun puisse finalement rentrer chez soi.

Dès le lendemain, la nouvelle faisait la une de plusieurs journaux. Je décidai alors de passer la journée à la maison, pour me remettre des événements de la veille mais aussi rechercher dans ma bibliothèque le livre contenant les signes retrouvés sur la scène du crime. Je tirai de ma bibliothèque « l'assassin imaginaire », un vieux livre qui prenait la poussière sur une de mes étagères. Je pris mes lunettes et commençai à relire, dans l'annexe, le code imaginé dix ans auparavant. Mon doigt glissait de signe en signe. Je m'arrêtai au son « ζ » signifiant « le ». Puis le « Ψ » donnait « re ». Pour finir je trouvai « vo » au signe Φ. Mais comme je le présageais le « Ω » ne désignait rien. Je me demandais ce que Juliette avait voulu dire : lerevo Ω. Je ne comprenais toujours pas, mais soudain, comme foudroyé je me rappelais de la phrase énigmatique de Juliette que je n'avais pas relevé auparavant : « il faut changer de place ». Parlait-elle de l'étrange inscription ? Je commençai à changer les sonorités mais cela ne donnait rien : « revole », « relevo ». Soudain comme par magie, le mot « voleur » apparut sur mon calepin ; le « e » était muet. Que pensait alors du « voleur Ω » ? Je ne comprenais pas. Puisque dans mon livre « l'assassin imaginaire », le criminel avait été retrouvé grâce à cette même inscription. Cependant, au lieu de le « Π » c'était un « Ω ». Mais comment Juliette aurait-elle pu se tromper en échangeant le « Ω » d'un « Π » ? Tant de questions sans réponses.

Une semaine plus tard, j'étais invité à parler de mon livre chez la Comtesse de Palincourt. La réception se déroulait dans un appartement des beaux quartiers. Quand j'arrivai, la salle était comble. Je me faufilai près du buffet pour dévorer quelques bouchées au fromage. Mais, mon regard s'arrêta sur un visage familier. Je m'avançai vers cette femme et lui demandai si nous nous étions déjà rencontrés. J'avais reconnu madame de Monferrand, rencontrée le 31 Janvier. A mon grand étonnement, elle me répondit ne pas me connaître et s'appeler Constance Guillaumont. Tout confus je lui serrai la main et pris congé. A ce moment, sur le poignet de la femme, je vis l'inscription « Ω ». Tout coïncidait, Juliette avait mis un « Ω » pour m'indiquer qui était l'assassin. Quelques secondes plus tard, j'appelai Jeanne Fondant au téléphone et lui fis part de mon étrange rencontre. Elle se rappela avoir noté dans un carnet l'adresse de la femme. Celle-ci avait en effet oublié son écharpe et Jeanne lui avait fait rapporter le lendemain à son domicile. Nous décidâmes de nous y retrouver immédiatement, pendant que la suspecte était encore à la fête.

Moins de trente minutes plus tard, nous nous retrouvions devant un immeuble haussmannien du seizième arrondissement. Nous montâmes les marches quatre à quatre et arrivâmes devant une porte de chambre de bonne. À ma grande surprise, le verrou sauta sans grande peine et un filet de lumière provenant du dehors vint percer l'obscurité de la pièce. Tout excités, nous entrâmes à la recherche d'indices pouvant la compromettre. Il ne nous fallut pas longtemps pour découvrir une ribambelle des bijoux volés : un diadème aux rubis scintillants, des colliers couleur émeraude... Avec autant de preuves, nous pouvions maintenant appeler le commissaire. En moins d'un quart d'heure, il était sur les lieux avec ses hommes.

Je lui expliquai alors la rencontre de ce soir, la soirée chez madame Fondant et surtout les signes mystérieux laissés par Juliette Brachet, dont l'un était tatoué sur le poignet de la voleuse. On reprit ensemble tout depuis le début : Juliette voyant le rapprochement entre Jeanne Fondant et Marlot Brendeaux s'empresse d'appeler son journal. Une fois au téléphone, elle voit dans l'embrasure de la porte notre voleuse, Sophie de Monferrand. Ce qui la surprend car la femme n'est plus dans la salle de bain pour essuyer sa tache mais maintenant dans la pièce qui servait de vestiaire. Vraisemblablement, approchant silencieusement, elle ouvre la porte et se retrouve nez à nez avec la femme posant sur le lit le valet de pic. Brusquement, prenant peur, Sophie de Monferrand, connue également sous le nom de Constance Guillaumont, décide de se débarrasser de ce témoin gênant et la tue. Juliette avait beau crier, avec le vacarme de dehors, personne ne l'entendit. Dans son agonie, et pendant que la voleuse regagnait la salle, elle eut juste le temps d'écrire cette étrange inscription. Me sachant présent à la soirée, elle écrivit cette énigme en sachant que je serais le seul à comprendre.

Mais cela n'est qu'une simple hypothèse. Je recommandai alors au commissaire d'intervenir au plus vite au 12bis boulevard Malesherbes pour l'intercepter.

À vingt-trois heures trente, en l'absence de nouvelle du commissaire, je me résolus à l'appeler. Il m'avertit que la voleuse avait disparu, que personne ne l'avait vu. Elle s'était comme envolée après notre départ.

Depuis ce jour où je vous écris, je n'ai toujours pas de nouvelle de cette femme. Alors vous, lecteur, prenez garde car la dame au valet de pique pourrait un jour récidiver ici, à Paris...